

Au mage Alberto Ponce

**« Transmission et musique, une passion »
Arnaud Sans**

Editions l'empreinte mélodique

Au mage Alberto Ponce

Décrire un musicien tel qu'Alberto Ponce n'est pas une mince affaire. Artiste exceptionnel, homme aux multiples facettes... Sans tomber dans l'admiration béate ou sombrer dans la critique primaire, le plus périlleux serait de réaliser un équilibre instable afin de bien cerner son imposante personnalité tant d'un point de vue humain qu'artistique.¹

Formation et fidélité

Découvrant la guitare en compagnie de sa sœur Sonia, ils s'initient tous les deux auprès de leur père. Les deux enfants rencontrent Emilio Pujol quand Alberto Ponce a tout juste quatorze ans. Rencontre capitale pour lui. Il suivra l'enseignement de son Maître jusqu'à ses vingt-six ans. Il voue alors une admiration sans borne pour celui qui lui donne tant : cet amour de la pièce bien faite à

¹ *Dans ce chapitre, lorsque l'auteur n'en est pas explicitement nommé, les citations entre guillemets sont des propos d'Alberto Ponce*

la phrase bien pensée, jusqu'à cette note bien menée; tout cela au sein d'une esthétique rigoureuse, fidèle et surtout fortement élégante. C'est toujours avec beaucoup d'émotion qu'Alberto Ponce parle de ces heures de partage, de ces années de totale confiance où régnaient la bonté de son Maître, son incroyable patience, et sa totale intégrité². Au bout de quelques années d'études en toute complicité, et devant tant de dévotion de la part de son élève, Emilio Pujol lui propose d'aller écouter ailleurs, afin d'entendre un autre discours, de profiter d'une autre façon d'enseigner. Lors d'une Académie à Sienne, il lui conseille alors de prendre des cours avec Andres Segovia, à l'époque star incontournable de la guitare. Après une semaine de cours avec ce nouveau professeur, Alberto Ponce en revient certain de n'avoir qu'un seul père spirituel, son Maître de toujours à qui il confiera alors : « *Votre source est celle qui me convient, je n'ai pas besoin d'aller me désaltérer autre part, même si la nouvelle est actuellement plus convoitée* »... Pour Alberto Ponce, « *Il faut pouvoir continuer son chemin sans pour autant jamais oublier le père qui vous l'a montré, c'est une fierté de venir de quelque part et surtout pas une honte* ».³

² *Il faut savoir qu'Emilio Pujol donnait à la fin de sa vie des cours aussi bien à des musiciens confirmés qu'à des adultes débutants venant s'inscrire à ses stages de guitare sans même se douter de ce que pouvait représenter alors Emilio Pujol. Il y mettait la même foi, la même gentillesse, la même exigence. Une belle leçon d'humilité de nos jours.*

³ *Beaucoup plus tard, alors professeur à L'Ecole Normale de Musique de Paris, Alberto Ponce prépare un élève voulant aller voir absolument Segovia. Cet élève ne voulait pas changer un seul des doigtés de Segovia gravés sur la partition et du coup ne pas avoir à utiliser ceux écrits au crayon par Ponce de peur de froisser l'ego de Segovia. Lors du cours, Segovia dit à l'élève : « - Oh, je ne fais plus*

Au cours de sa formation auprès du musicien catalan, Alberto Ponce arrive en cours avec, à sa main droite, des ongles. Petit sacrilège ! A la frontière de l'hérésie absolue dans la plus pure des filiations Tárrega⁴ ! Avant même qu'il ne commence à jouer, Emilio Pujol lui rappelle combien il « *n'aime pas cette sonorité, cette agressivité non contrôlée. La guitare aime la douceur, le velouté de la pulpe, la chaleur d'un son* » (cf. : Pujol)⁵. Il le laisse quand même jouer. L'écoute attentivement. Grand silence à la fin de la pièce. Emilio Pujol lui dit « *Incredible. Comme cela, oui ! Comment as-tu fait ?* ». Dans la tradition du son de Tárrega, Alberto Ponce a convaincu Emilio Pujol de la continuité d'un monde sonore nouveau mais propre à la guitare, sans pour autant trahir la matrice artistique initiale. Durant toute la longue vie d'Emilio Pujol (1886-1980), et ce jusqu'au moment ultime, Alberto Ponce avait cette envie irrésistible d'aller jouer devant son Maître à Barcelone. Cela se passait au moins une fois par an. Pujol lui disait alors « *Mais pourquoi viens-tu ?* » « *Parce que c'est vital pour moi : j'ai besoin de jouer devant vous, pour vous* ». Lors de la disparition de son Maître, Alberto Ponce confie à ses élèves « *Il est dur maintenant de voir disparaître l'arbre sous lequel j'étais si bien, grâce à lui je me sentais toujours protégé... et tout aussi difficile de découvrir qu'on est devenu, par la force du destin et d'un héritage, l'arbre de tant de gens* ».

Après le décès d'Emilio Pujol, la deuxième épouse de celui-ci montra à Alberto Ponce le fameux cinquième

ces doigtés depuis longtemps, par contre je fais ceux au crayon qui sont très bien. De qui sont-ils ? - De mon professeur, Alberto Ponce. - Ah oui ! C'est normal, c'est un de mes anciens élèves »...

⁴ Voir Chapitre La guitare

⁵ Voir Chapitre Bibliothèque, rayon Pédagogie musicale

livre de “l’Escuela razonada de la guitarra”, plus de sept cents pages. Toutes les pièces essentielles du répertoire, jusqu’aux années 1950 environ, étaient analysées, classifiées, expliquées musicalement avec des informations capitales, issues des recherches insatiables d’Emilio Pujol. Alberto Ponce n’a jamais osé en faire le tri, ni en aborder l’organisation comme le lui avait demandé la veuve du compositeur sous le prétexte qu’il ne s’en sentait pas les facultés par rapport à l’ampleur de la tâche effectuée par son Maître. Trop honnête... Un autre guitariste, plus malhonnête, a accepté... sauf qu’il est parti avec les originaux d’Emilio Pujol et n’a volontairement jamais laissé aucune trace ni de son passage, ni seulement évoqué la possibilité du retour du manuscrit.

L’Ecole Normale de Musique de Paris, sa maison

Diplômé des Conservatoires de Barcelone et de Lisbonne, Alberto Ponce remporte en 1961 le Concours International de guitare de Radio France, soutenu et aidé par Emilio Pujol. Après que le Maître catalan ait donné, pendant quelques temps, des cours à l’Ecole Normale de Musique de Paris, Emilio Pujol présente, en 1962, Alberto Ponce à Alfred Cortot, directeur de cette noble institution afin que son élève développe la classe de guitare. Dès le milieu des années 1970, les classes de guitares comptaient plus de cent-cinquante étudiants. On venait là pour approcher l’enseignement, le charisme d’Alberto Ponce, dont le rayonnement pédagogique était au début de son apogée, qui dura plus de quarante ans, soutenu au fil du temps par une myriade de professeurs assistants, anciens élèves comme Eveline Becourd, Dominique Daigremont, Geneviève Chanut, Gérard Rebours, Maurice Rosset, Jérôme Stefanaggi, Rafael Andia, Javier Quevedo, Richard Riéra, François Martin, Delphine Bertrand, François

Laurent, Mike Dezavelle, Javier Hinojosa, Yves Dubreuil, Bernard Coquelet⁶... Parmi les étudiants : des sud-américains, des asiatiques, des américains, des canadiens, des musiciens de toute l'Europe s'entassaient dans les couloirs tortueux de l'Ecole Normale de Musique de Paris. Tous les courants guitaristiques se sont alors rencontrés dans « *cette enceinte musicale de la guitare* » (Pierre Petit, à cette époque Directeur de l'Ecole Normale de Musique de Paris). Le niveau requis en ce temps-là dans cette institution n'a jamais trouvé d'équivalent jusqu'à ce jour. Les programmes exigés tenaient de la haute voltige technique et artistique (*cf. : Sans*)⁷. Beaucoup aujourd'hui croient avoir le même parcours, creusé le même sillon, mais d'aucuns n'ont ce charisme, cette personnalité incroyable d'Alberto Ponce qui permettaient l'éclosion d'un tel phénomène artistique : quantité et qualité de tant de musiciens réunis dans le même lieu au service de la musique... La guitare développait une réelle dimension, avait trouvé ses lettres de noblesse, que ce soit tant d'un point de vue esthétique que technique. Les élèves qui ont connu Alberto Ponce dans les dernières années de son enseignement, venant quelque part chercher un "temps-Ponce", au mieux pour rajouter une ligne à leur curriculum vitae, au pire pour quérir l'aval d'une école réputée, n'ont la plupart du temps pas su, ne serait-ce qu'entr'apercevoir l'immensité du personnage. Il est difficile de passer à côté d'un grand fleuve sans essayer de le traverser, ni d'en apprécier le débit, de ne pas savoir en contourner les aspérités, d'en apprécier sa fougue et parfois sa violence. Quarante-neuf ans et onze mois de fidélité

⁶ *Les trois derniers noms cités ne sont pas des anciens élèves d'Alberto Ponce*

⁷ *Voir Chapitre Bibliothèque, rayon Culture générale musicale*

d'enseignement! Tant de guitaristes, tant de musiciens sont "sortis" grandis, imprégnés de cet antre musical. Son ami, le compositeur Pierre Petit (1922-2000), considérant Alberto Ponce comme un "*Prince de la guitare*" aurait su lui offrir un évènementiel à la hauteur de son investissement pour le remercier lors de son départ à la retraite. Mais, sans Pierre Petit, disparu depuis longtemps, l'École Normale de Musique de Paris a eu décidément la mémoire courte et n'a pas su offrir à cet artiste un hommage qu'il aurait bien mérité si l'on pense seulement à tout l'attachement d'Alberto Ponce pour ce lieu qu'il appelait tendrement « *la maison mère* ». Sûrement une question d'élégance rare et de simple éducation... Tout le monde ne possède décidément pas l'élégance, la fidélité et le charisme d'un Pierre Petit...

La Courneuve et le Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris

Parallèlement à cette incroyable aventure, il construira à partir de 1971, la classe de guitare du Conservatoire National de Région d'Aubervilliers-La Courneuve qu'il affectionna tout particulièrement. Sa classe de guitare n'était entièrement constituée que d'élèves en cycle spécialisé. Là aussi, le niveau demandé pour espérer obtenir son Premier Prix était assez impressionnant, très loin de ce qui se faisait à cette époque partout en France dans des structures équivalentes. Alexandre Lagoya en sortant d'un de ces jurys n'en a-t-il pas conclu devant les élèves : « *Il ne faut pas trop le dire, mais ici, c'est aussi fort qu'à Paris* ». Au fil du temps, Alberto Ponce en fit le galop d'essai pour ses élèves, l'antichambre de l'École Normale de Musique de Paris, une sorte de laboratoire artistique.

La reconnaissance par la société de la carrière de pédagogue d'Alberto Ponce fut sa nomination au sein du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Comme ses élèves se plaisaient à lui dire « *Cela fait encore plus de bien pour nous que pour vous* ». Cela procura une reconnaissance indiscutable pour ses élèves, une sorte de remise en perspective de l'importance de son enseignement car il faut bien l'avouer, pour certains il n'était pas de bon ton, de ne pas être issu du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Enfin ! Les deux écoles étaient représentées à juste titre et l'on s'aperçut que les fausses querelles d'attaques à droite et à gauche n'étaient fomentées que par des personnes n'ayant que de viles préoccupations dans leur vie : celle de jeter de l'huile sur un feu déjà éteint depuis longtemps ou celle de n'exister musicalement que par la fausse guerre de deux attaques différentes. « *La musicalité n'est pas le privilège de l'attaque à droite ou à gauche. Le cœur est au milieu...* ». Lors de son départ à la retraite, Alberto Ponce fut très rassuré que ce soit son ancien élève Roland Dyens qui lui succède au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Malgré toutes les rumeurs colportées par des musiciens aigris, Alberto Ponce trouvait cela justifié, logique, et totalement incontournable. Roland Dyens, jusqu'au soir de sa vie, lui garda un amour immense et allait discrètement, dès que son emploi du temps surchargé le lui permettait, rendre visite à son Maître, dans son refuge... là où les souvenirs s'évanouissent.

De La Sainte Baume à La Coûme

Comment parler de la pédagogie d'Alberto Ponce sans évoquer le nombre impressionnant de stages qu'il proposait chaque année. Jusqu'à quatre dans l'été, plusieurs dans l'année, tous pleins à craquer (jusqu'à 40

élèves par session). D'Arcachon, de la Sainte Baume, d'Estoril, des Saintes-Maries de la mer, de Narbonne, d'Italie, ou d'Espagne, le plus emblématique, celui qu'il nommait « *son autre maison* » restera le Stage International de La Coûme, découvert et organisé par Michel Rubio. Lieu pyrénéen privilégié, perdu dans les montagnes catalanes au-dessus de Prades, patrie de Pablo Casals. Avec Pitt et Yvès Krüger, propriétaires du lieu, Alberto Ponce a noué des amitiés comme il les aimait : fortes, sincères et durables. Tous les stagiaires passaient en silence devant « *sa maisonnette* » posée sur la droite du chemin de la salle de cours, redoutaient son passage au repas du soir lorsqu'il s'arrêtait, tapait dans le dos avec sa délicatesse si reconnaissable, à vous en démonter une clavicule et marmonnait « *demain, 8h, pour toi* ». Digestion difficile assurée et nuit blanche de travail... Tous les stagiaires assistaient à tous les cours. « *Un cours, c'est un concert* ».

Les élèves travaillaient leur instrument le soir, la nuit, aux aurores et... pendant la sieste. Des parties de pétanques mémorables finissaient en pugilat lorsque Michel Rubio, tireur d'élite, trucidait tout le monde par ses carreaux dévastateurs. Alberto Ponce s'arrangeait toujours pour l'avoir dans son équipe... Si par malheur, la partie risquait d'être perdue par el Maestro, on entendait la petite phrase avec l'accent espagnol bien reconnaissable, au-dessus de l'épaule de la personne qui le mettait en péril : « *Pendant le temps où tu te concentres pour gagner ce point à la pétanque contre moi, un avion de japonais a appris la Chaconne... Fais attention à ce que tu fais, tu vas finir par le rater ce point décisif...* ».

Adriana

Il faut aussi parler du rôle crucial d'Adriana son épouse. Sans elle, il n'aurait jamais fait la carrière qu'il a construite. Confidente des élèves, conciliatrice de certains conflits, toujours à l'écoute des angoisses et des requêtes, elle était là, omniprésente, attentive à l'émotion de tous, anciens comme nouveaux, ménageant les sensibilités de chacun, rassurant les élèves les plus fragiles lorsque le besoin s'en faisait sentir. Adriana arrivait à canaliser tout ce monde grouillant qui gravitait autour de son mari. Native de Rome, mais originaire de cœur comme elle aimait à le rappeler de « *la plus belle ville du monde* », à savoir Florence, elle a toujours su s'adapter à cet environnement international et vivre une existence remplie de rencontres, d'échanges. Elle aimait cette ambiance artistique. Adriana comblait, par sa gentillesse, par ses attentions fines et délicates, le vide creusé parfois par l'aridité de certaines situations inextricables.

Et ce Thierry Berlancourt toujours derrière le Maître avec sa valise de partitions ? Une personnalité très attachante mais vivant excessivement le rôle d'artiste maudit se consumant peu à peu de par ses excès désespérés. Une relation très particulière entre le Maître adulé et le disciple écorché vif d'une vie sans merci... Alberto Ponce surprend une conversation entre deux nouveaux stagiaires à son sujet :

Les élèves : « *Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là avec son tas de partition ? Il n'a pas l'air clair...* »

Alberto Ponce : « *Celui-là ? Jamais tu ne joueras Pujol comme il a pu le jouer, à m'en faire pleurer. En plus, c'est un peintre au talent incroyable. En somme, un artiste à l'état pur mais qui se consume par trop d'amour* ».

Les cours et le « *pas mal... pas mal* »

Pour résister au choc de certains cours avec Alberto Ponce, pour accepter son humour décapant, parfois cinglant, il fallait souvent mettre son amour propre au fond de sa poche avec un mouchoir dessus et se mettre alors à travailler sans aucun état d'âme. Etre solide dans sa tête, avoir des nerfs à toute épreuve car il pouvait être violent par les mots, injuste par certains à priori, frisant parfois le manque total de psychologie. Mais si on acceptait ces quelques débordements, si on résistait à sa manie provocante de secouer les gens comme des pruniers, si le genou gauche ne vacillait pas sous la pression de ses doigts pour faire « *sentir* » la musique, alors l'élève avait droit à une poésie unique, servie par des images exceptionnelles, celles d'un autre monde. Un imaginaire hors du commun qui, selon ses propres dires, était un héritage de son propre Maître, Emilio Pujol. Alberto Ponce agrémentait son commentaire d'un « *pas mal* » mais tout le monde espérait le « *pas mal... pas mal...* », véritable Graal de ses élèves.

Avec son sens de la formule, sa rapidité d'esprit, son efficacité effrayante, son humour parfois dévastateur, avec son flair infallible pour déterrer la musicalité sommeillant en chaque personne, Alberto Ponce permettait toujours à l'élève qu'il faisait travailler de devenir un être exceptionnel en lui tirant tout le suc musical tapi au fond de lui. Il poussait les musiciens dans leurs extrêmes limites, au bord du précipice de l'impossible, leur faisant découvrir leur véritable interprétation. Persuadé que « *les plus belles fleurs poussaient parfois dans des endroits insoupçonnables* », tout le monde avait une chance d'atteindre la beauté du fond de son être. Fort de ce principe lorsqu'un élève moins

“brillant” lui offrait une pure merveille d’émotion, la réponse éclatait : « *Pas mal... pas mal... Il y a beaucoup de guitaristes, un peu moins de musiciens et très peu d’artistes, et ce n’est pas forcément les plus riches qui font les plus beaux cadeaux...* ». Ou au contraire à un élève qui jouait tout trop vite et sans âme : « *Tu sais ? La technique seule, c’est un paravent qui cache le vide...* ». A un autre élève ne voulant toujours pas s’ouvrir expressivement, Alberto Ponce sort sa dernière cartouche : « *Tu ne peux pas jouer ainsi, sans âme. Chante-moi donc la phrase !* ». L’élève s’exécute et chante sans aucune expressivité, d’une voix fluette et désincarnée. Grand silence désespéré de trois à quatre minutes, d’Alberto Ponce, tête baissée... « *Bueno, vaut mieux que tu joues...* ».

L’esthétique d’un doigté

Malgré ce que l’on peut entendre aujourd’hui sur ses propos, jamais Alberto Ponce n’a dérogé à sa quête du doigté musical pour laisser place à une solution digitale plus efficace mais moins artistique. Jamais, il n’a regretté de prendre un risque phénoménal au service la musique, au service de l’art. « *Je préfère sans aucun doute un bon doigté artistique plus difficile qu’un autre plus facile mais dépourvu d’amour... maintenant si on tombe amoureux d’un très beau doigté et de surcroît efficace alors on a gagné le gros lot* ». Pour Alberto Ponce, il n’existait pas de “petite” pièce et encore moins de pièce “facile”. Au détour d’un cours, un élève techniquement “infaillible” lui confie qu’il a été outré qu’un guitariste de renom ose jouer “*Lágrima*” de Francisco Tárrega dans le programme de son dernier concert parisien. Le hasard voulut qu’Alberto Ponce fit un concert le soir même. Avec un grand sourire figé, Alberto Ponce interprètera, comme première pièce de ce concert, “*Lágrima*”, sans jamais quitter une seule seconde du

regard les yeux de l'élève "infaillible" qui se trouvait assis au premier rang...

Les concerts

Alberto Ponce s'est produit dans le monde entier. Ses concerts étaient très attendus par la sphère musicale et pas seulement guitaristique. Pour ses élèves, ces prestations généraient parfois une petite source d'inquiétude. Car ses récitals pouvaient largement toucher au sublime comme ce fameux concert de la salle Cortot où il interpréta magistralement toutes les sonates de Manuel M. Ponce, Joaquín Turina et Federico M. Torroba. Il lui tenait tellement à cœur de réaliser l'intouchable, moment auquel il accédait très souvent, que parfois, le tract, mû par cette peur viscérale de mal faire, pouvait l'envahir d'une manière immodérée.

Ambassadeur inlassable de l'œuvre d'Emilio Pujol et défenseur hors-pair de la musique contemporaine, il n'a eu de cesse de jouer, de promulguer et de provoquer ces musiques qu'il affectionnait tant.



Peu féru de musique de chambre, il aimait cependant partager la scène avec son ami, le flûtiste génial Roger Bourdin ou encore en compagnie de la chanteuse Isabel Garci-Sanz. Deux disques immortalisent ces collaborations amicales et intimes. Avec Roger Bourdin, ils enregistrèrent d'un seul trait "*Entr'acte*" de Jacques Ibert et tout le reste de leur programme, tellement heureux tous

les deux qu'Alberto, le fils d'Alberto Ponce soit né le matin même de ces prises.



Lors d'une première répétition avec orchestre du "*Concerto d'Aranjuez*" de Joaquín Rodrigo, le chef prend sa respiration, lève la baguette et va donner le départ à l'ensemble des musiciens. Alberto Ponce l'arrête dans son élan avant même que le premier son de l'orchestre ne soit produit. Le chef, inquiet, lui demande ce qui se passe et Alberto Ponce lui répond avec son œil malicieux « *Trop fort ! Maestro* ».

La discographie

Sa discographie se compose d'une dizaine de disques dont le fil artistique pourrait relier la musique espagnole à la musique contemporaine. Que dire de ce merveilleux enregistrement de "*Si le jour paraît*" et des "*Trois graphiques pour guitare et orchestre*" de Mauricio Ohana. Une référence d'autant plus importante que ce disque s'est réalisé sous l'œil et les oreilles du compositeur. A ce sujet, au moment de l'enregistrement d'une des pièces de la suite pour guitare "*Si le jour paraît*" Mauricio Ohana remarque un détail qui le gêne lors de l'enregistrement.

« - *Alberto, pourquoi as-tu ce doigt de la main gauche levé ?*
- *Tout simplement parce qu'il n'a pas de note à jouer dans cet accord !*

- *Pose-le, là, sur cette case et cette corde. Vas-y, joue... Non, enlève-le, ça ne marche pas... Essaie sur l'autre, à côté ... Voilà ! Parfait ! Génial ! »*

Et Ohana rajoute la note sur l'original en s'esclaffant :

- *« Tu vas voir que plus tard de merveilleux musicologues, analystes hors-pair, vont échafauder toute une théorie fumeuse sur l'importance de cette note dans cet accord, voulu par Ohana, qui à ce moment la ressentait comme un... C'est drôle non ? »*



Le disque "*Prestige de la guitare au XXème siècle*" est aussi remarquable avec notamment ses interprétations des "*Quatre pièces brèves*" de Frank Martin ou encore celle de la "*Partita*" de Stephen Dogdson.



La musique d'Emilio Pujol tient aussi une place importante dans sa discographie et son doux rêve eut été longtemps d'en faire une intégrale. Ne se décidant pas à la réaliser, je prie le pari de l'organiser en demandant à soixante-cinq anciens élèves d'Alberto Ponce d'enregistrer chacun une pièce d'Emilio Pujol, en secret, afin de lui offrir à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire. Du plus humble au plus connu, ses anciens élèves réalisent cette folle entreprise et offre à Alberto Ponce une véritable intégrale d'amour. Trois ans de travail intensif, un grand

moment de fraternité autour d'un seul Maître et une fête mémorable en Provence, à Cabriès, où mes premiers mots du discours introductif fut : « *Alberto, sachez que je vous aime... malgré... vos qualités* ». La réponse d'Alberto Ponce : « *Cette intégrale, c'est le plus beau des cadeaux. Je n'aurai jamais pu l'imaginer, ni même l'espérer. Grâce à la folie fidèle d'Arnaud, la boucle est bouclée : Pujol, moi, mes élèves, cette intégrale Pujol. Les enfants... pas mal... pas mal...* ». Et quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il écouta le premier disque de cette intégrale, d'entendre la voix d'Emilio Pujol sur la dernière plage de l'enregistrement. Il fut un moment persuadé qu'il était en train de rêver à la voix de son Maître...



Certains guitaristes, gourous patentés, ne reconnaissant pas qu'hier Alberto Ponce ait pu leur offrir son savoir, s'autoproclament aujourd'hui comme « *seuls héritiers de sa pédagogie* » essayant vainement de recréer - à leur seul profit - ce monde magique, fantasmé auquel ils n'ont d'ailleurs pas forcément adhéré en leur temps. Alors la seule conclusion tient en une unique phrase d'Alberto Ponce : « *J'essaye de servir la musique, alors qu'il y a beaucoup de gens qui s'en servent* ».

Une école " Tárrega / Pujol / Ponce " à défendre, à perpétuer, un héritage à ne pas dilapider.

